

Éric-Emmanuel Schmitt

**Monsieur Ibrahim et les
fleurs du Coran**

Albin Michel

2001

— Je sais ce qu'il y a dans mon Coran.

— Faudrait peut-être un jour que je vous le pique, votre Coran. Même si ça se fait pas, quand on est juif.

— Bah, qu'est-ce que ça veut dire, pour toi, Momo, être juif ?

— Ben j'en sais rien. Pour mon père, c'est être déprimé toute la journée. Pour moi... c'est juste un truc qui m'empêche d'être autre chose.

Monsieur Ibrahim me tendit une cacahuète.

— Tu n'as pas de bonnes chaussures, Momo. Demain, nous irons acheter des chaussures.

— Oui, mais...

— Un homme, ça passe sa vie dans seulement deux endroits : soit son lit, soit ses chaussures.

— J'ai pas l'argent, monsieur Ibrahim.

— Je te les offre. C'est mon cadeau. Momo, tu n'as qu'une seule paire de pieds, il faut en prendre soin. Si des chaussures te blessent, tu les changes. Les pieds, tu ne pourras pas en changer !

Le lendemain, en rentrant du lycée, je trouvai un mot sur le sol, dans le hall sans lumière de notre entrée. Je ne sais pas pourquoi, mais à la vue de l'écriture de mon père, mon cœur se mit immédiatement à battre dans tous les sens :

Moïse,

Excuse-moi, je suis parti. Je n'ai rien en moi pour faire un père. Popo...

Et là, c'était barré. Il avait sans doute encore voulu me balancer une phrase sur Popol. Du genre : « avec Popol, j'y serais arrivé, mais pas avec toi » ou bien « Popol, lui, il me donnait la force et l'énergie d'être un père, mais pas toi », bref, une saloperie qu'il avait eu honte d'écrire. Enfin je percevais bien l'intention, merci.

Peut-être nous revenons-nous, un jour, plus tard, lorsque tu seras adulte. Quand j'aurai moins honte, et que tu m'auras pardonné. Adieu.

C'est ça, adieu !

P.-S. J'ai laissé sur la table tout l'argent qui me restait. Voici la liste des personnes que tu dois informer de mon départ. Elles prendront soin de toi.

Suivait une liste de quatre noms que je ne connaissais pas.

Ma décision était prise. Il fallait faire semblant.

Il était hors de question que j'admette avoir été abandonné. Abandonné deux fois, une fois à la naissance par ma mère ; une autre fois à l'adolescence, par mon

père. Si cela se savait, plus personne ne me donnerait ma chance. Qu'avais-je de si terrible ? Mais qu'avais-je donc qui rendait l'amour impossible ? Ma décision fut irrévocable : je simulerai la présence de mon père. Je ferai croire qu'il vit là, qu'il mange là, qu'il partage toujours avec moi ses longues soirées d'ennui.

D'ailleurs, j'attendis pas une seconde : je descendis à l'épicerie.

— Monsieur Ibrahim, mon père a du mal à digérer. Qu'est-ce que je lui donne ?

— Du Fernet Branca, Momo. Tiens, j'en ai une mignonnette.

— Merci, je remonte tout de suite lui faire avaler.

Avec l'argent qu'il m'avait laissé, je pouvais tenir un mois. J'appris à imiter sa signature pour remplir les courriers nécessaires, pour répondre au lycée. Je continuais à cuisiner pour deux, tous les soirs je mettais son couvert en face de moi ; simplement, à la fin du repas, je faisais passer sa part dans l'évier.

Quelques nuits par semaine, pour les voisins d'en face, je me mettais dans son fauteuil, avec son pull, ses chaussures, de la farine dans les cheveux et je tentais de lire un beau Coran tout neuf que m'avait offert monsieur Ibrahim, parce que je l'en avais supplié.

Au lycée, je me dis que je n'avais pas une seconde à perdre : il fallait que je tombe amoureux. On n'avait pas vraiment le choix, vu que l'établissement n'était pas mixte ; on était tous amoureux de la fille du concierge,

Myriam, qui, malgré ses treize ans, avait très vite compris qu'elle régnait sur trois cents pubères assoiffés. Je me mis à lui faire la cour avec une ardeur de noyé.

Vlan : sourire !

Je devais me prouver qu'on pouvait m'aimer, je devais le faire savoir au monde entier avant qu'il ne découvre que même mes parents, les seules personnes obligées de me supporter, avaient préféré fuir.

Je racontais à monsieur Ibrahim ma conquête de Myriam. Il m'écoutait avec le petit sourire de celui qui sait la fin de l'histoire, mais je faisais semblant de ne pas le remarquer.

— Et comment va ton père ? Je ne le vois plus, le matin...

— Il a beaucoup de travail. Il est obligé de partir très tôt, avec son nouveau boulot...

— Ah bon ? Et il n'est pas furieux que tu lises le Coran ?

— Je me cache, de toute façon... et puis je n'y comprends pas grand-chose.

— Lorsqu'on veut apprendre quelque chose, on ne prend pas un livre. On parle avec quelqu'un. Je ne crois pas aux livres.

— Pourtant, monsieur Ibrahim, vous-même, vous me dites toujours que vous savez ce...

— Oui, que je sais ce qu'il y a dans mon Coran... Momo, j'ai envie de voir la mer. Si on allait en Normandie. Je